

armes : espérant que quelqu'un sortirait pour venir me secourir. Mais en vain. Il n'y avait dans le fort que 2 solda's qui, saisis de frayeur, s'étaient retirés dans la redoute pour se cacher. Enfin arrivée à la porte, je trouvai deux femmes qui pleuraient leurs maris qui venaient d'être tués. Je les fis entrer malgré elles dans le fort dont je fermai moi-même les portes. Alors je pensai à me mettre moi, et le petit nombre de personnes qui m'accompagnaient, à couvert des insultes des barbares. Je fis la visite du fort ; je trouvai plusieurs pieux tombés qui faisaient des brèches par où il était facile aux ennemis d'entrer ; je donnai mes ordres pour les faire relever et j'aidais à porter les pieux. Les brèches du fort réparées, je m'en allai à la redoute qui servait de corps de garde, où étaient les munitions de guerre ; j'y trouvai un des 2 soldats tenant une mèche pour mettre le feu aux poudres ; je lui ordonnai de se retirer. Sur le champ, jetant la coiffe et prenant un chapeau et un fusil, je dis à mes 2 jeunes frères : " Battons-nous jusqu'à la mort ; nous combattons pour notre patrie et pour la religion ; souvenez-vous que mon père nous a appris que des gentilshommes sont nés pour verser leur sang pour le service de Dieu et du Roi."

Mes frères et les soldats armés par mes paroles firent un feu continu sur l'ennemi ; je fis tirer le canon, non seulement pour effrayer les Iroquois, mais encore pour avertir nos soldats qui étaient à la chasse de se sauver dans quel-qu'autre fort.

Malgré le bruit de notre artillerie j'entendais les cris des femmes et des enfants qui venaient de perdre leurs maris et leurs parents.... Je leur ordonnai de se taire, afin de ne pas donner lieu de croire que nous étions sans ressource et sans espérance.

Pendant que je parlais de la sorte j'aperçus un canot sur la rivière vis-à-vis du fort. C'était le grand Pierre Fontaine avec sa famille qui venait débarquer dans l'endroit où je venais d'être manquée par les Iroquois. Cette famille allait être détruite si on ne lui eut donné prompt secours. Je demandai aux 2 soldats, s'ils voulaient aller au devant de cette famille pour lui favoriser le débarquement qui était à 5 arpens du fort. Leur silence me faisant connaître leur peu de résolution, je commandai à Laviolette, notre domestique, de faire sentinelle à la porte du fort et de la tenir ouverte, pendant que j'irais moi-même au bord de la rivière....

J'ordonnai en partant que, si nous étions tués, l'on fermât la porte du fort et que l'on continuât toujours à se bien défendre. Je partis dans la pensée que les ennemis qui étaient en présence croiraient que c'était une feinte pour les engager de venir au fort d'où l'on ferait une vive sortie sur eux. Ils le crurent effectivement et ainsi j'eus, lieu de sauver la famille Fontaine. Etant tous débarqués, je les fis marcher devant moi jusqu'au fort, à la vue de l'ennemi. Ma contenance si fière fit croire aux Iroquois qu'il y avait plus à craindre pour eux que pour nous. Ils ne savaient pas qu'il n'y avait dans le fort de Verchères que mes 2 jeunes frères âgés de 12 ans, (1) notre domestique, 2 soldats, un vieillard de 80 ans avec quelques femmes et quelques enfants.

Fortifiée de la nouvelle recrue que me donna le canot de Pierre Fontaine, je commandai que l'on continuât à faire feu sur l'ennemi. Cependant le soleil se couche ; un Nord-Est impétueux, qui fut bientôt accompagné de neige et de grêle, nous annonce la nuit la plus affreuse. Les ennemis toujours en présence, bien loin de se rebuter d'un temps si fâcheux, me firent juger par leurs mouvements qu'ils voulaient escalader le fort à la faveur des ténèbres. J'assemble toutes nos

(1) Ils s'appelaient Louis et Alexandre. L'un des deux fut tué à Haverhill, en 1780.